

« L'écrit à l'écrit en tant qu'écrit » A propos de Barthes : entretien avec Philippe Sollers.

« Barthes, c'est l'être que j'ai eu le plus de mal à voir mourir. L'amitié. »
Philippe Sollers, « Rencontres »,
Art Press, 1981.



Revue Contrepoints - Philippe Sollers, la première trace écrite officielle que nous ayons d'un intérêt de Barthes pour ce que vous faites date de 1963. Encore ne vous évoque-t-il qu'accompagné de Cayrol, Robbe-Grillet, Simon, Butor... Tous représentants d'une nouvelle génération littéraire. A ce moment-là, vous n'avez que 27 ans mais êtes déjà l'auteur de trois romans (Le Défi, Une curieuse solitude, Le parc) et vous avez créé la revue Tel Quel. Autant dire - et étant donné les premières réceptions de vos ouvrages -, que vous n'êtes pas inconnu de la scène littéraire. Votre amitié avec Barthes précède-t-elle cette première intervention ?

Philippe Sollers - Si mon souvenir est bon : non, la rencontre a été ultérieure. Retraçons un peu les choses. A l'époque, c'est-à-dire dans les années 1962, 1963, la revue Tel Quel connaît en interne des discordances très importantes. Des désaccords profonds entre les membres du comité de rédaction se font jour. Ils portent à la fois sur des questions politiques - rappelons que nous sommes alors en pleine guerre d'Algérie - et sur des orientations littéraires, les choix de certains étant perçus comme très régressifs sur ces deux plans par les autres, la majorité des autres membres du comité de rédaction. A ce moment-là donc, nous décidons que la politique éditoriale de la revue doit changer et visons à rassembler autant que possible ce que la scène littéraire comporte de contestataires. Ma fréquentation de Barthes doit débiter à cette période, au moment de l'envoi d'un questionnaire que nous avons intitulé « La littérature d'aujourd'hui » et auquel Barthes a répondu. Mais nos rapports ont commencé à devenir plus étroits, voire amicaux, à partir de 1965. Date à laquelle Barthes prend acte publiquement du livre dont je suis, à l'époque, disons le moins mécontent. De son côté, Barthes était en fait assez isolé. D'une part, en ce qui concerne son intimité, il s'était brouillé avec Foucault, de l'autre, sur la scène publique, il était l'objet d'une levée de boucliers universitaires et journalistiques provoqués par son livre Sur Racine. Enfin, c'est le moment où il s'éloigne de Brecht et de Robbe-Grillet.

Il y a donc eu, comme certaines fois dans l'histoire, une convergence d'éléments qui ont favorisé, naturellement, notre rapprochement.

En 1966, je publie dans la collection Tel Quel, que je dirige, Critique et vérité : la réponse de Barthes à Picard - Picard étant l'universitaire spécialiste de Racine et l'instigateur de fait, puisque auteur de Nouvelle critique ou Nouvelle imposture, de la levée de boucliers que j'évoquais à l'instant.

Précisons immédiatement que ce rapport d'alliance, qui fut aussi un rapport d'amitié, a été, contrairement à ce qu'aurait voulu une certaine critique, un rapport d'épanouissement personnel réciproque, de soutien, de liberté. C'était d'autant plus important que l'époque était difficile et que nous y vivions des tensions plus ou moins aiguës avec notre entourage commun : Foucault donc, mais aussi Derrida, Althusser, etc. Peu de temps après l'université allait éclater, beaucoup d'œuvres conséquentes paraissaient, les enjeux étaient importants.

RC - Je fais un saut dans le temps de quelques années. Jusqu'en 1967 exactement. Vous avez publié Drame. Barthes, dans un entretien accordé à Raymond Bellour pour les Lettres françaises, déclare : « Le temps du nouveau récit viendra sans doute bientôt, il vient déjà, préfiguré par les vues de Mallarmé sur la poésie-fiction, les structures infiniment digressives du roman proustien, les récits de Bataille, les recherches de Sollers ». Je n'ai pu m'empêcher en lisant cette phrase de penser à Paradis... Barthes suivait-il vos productions de si près qu'il a pu en avoir « l'intuition » ?

PS - A cette période nous nous voyons régulièrement et nos rapports sont absolument constants. Ils ne sont pas directement politiques, plutôt littéraires, bien qu'évidemment - est-ce nécessaire que je le souligne ? - le travail du langage ait des effets politiques. Dans le contexte qui nous est commun alors, celui de la revue Tel Quel, un certain nombre de recherches convergentes créent une situation dont on pouvait percevoir qu'elle déboucherait sur de nouvelles perspectives. Barthes était partie prenante de toute cette activité théorique. Il était attentif à tout ce qui se faisait, notamment à ce que Kristeva formalisait, à ce que Jakobson élaborait... H, que je publie en 1973 est le vrai préambule de Paradis. Ceci dit, ces deux livres furent précédés par beaucoup d'autres travaux. Des travaux que Barthes connaissaient. C'est à ces travaux que les propos de Barthes que vous citez font référence.

RC - En 1970, dans un entretien pour Les nouvelles littéraires, il dit à propos de Tel Quel que l'on accuse d'avoir une « attitude terroriste », qu'il s'agit davantage de penser cette attitude en terme de radicalité que de terrorisme. Une radicalité, poursuit-il, qui tient à « l'énergie

de la réflexion théorique chez Tel Quel, qui est très importante, et que l'on sous-estime un peu en général, dans les attaques que l'on mène contre ce groupe ». C'est l'année, pour lui, de la publication de S/Z, de L'Empire des signes, de la préface - vous en faites une aussi, et pour le même livre - à Eden, éden, éden de Guyotat. Tel Quel : de quel groupe s'agissait-il ? Et qu'y réfléchissait-on qui l'intéressât à ce point ?

PS - Tel Quel était outre une revue, ce que l'on pourrait appeler un mouvement. Mouvement dont Barthes faisait partie mais qui comptait aussi des gens comme Ponge, Thévenin, Derrida, Lacan, Foucault... Ils n'étaient pas exactement des collaborateurs de la revue, davantage des amis. Barthes était de nos amis proches, l'un des plus proches. Tout ceci me fait penser que nous n'envisagions pas nos relations avec nos amis en termes générationnels. Le paradigme générationnel n'est arrivé que bien plus tard. Avec l'ère Mitterrand. D'ailleurs, il est intéressant de constater que l'on a commencé à parler de génération en même temps que l'on a entendu parler de corruption et qu'à mesure que la corruption s'est étendue, le paradigme générationnel s'est renforcé. Tout cela est finalement très logique. En tout état de cause, ce n'était pas notre façon de voir les choses. La pseudo rupture entre les classiques et les modernes est fautive, idéologique ou académique. A Tel Quel, nous promouvions l'idée, avec Barthes, que tout texte, ancien ou nouveau, fonctionnait, fonctionne et fonctionnera toujours dans l'ici et maintenant de sa lecture, indépendamment du corps de son auteur. Barthes était précisément intéressé par cette idée très réellement vérifiable d'une continuité entre les classiques et les modernes. Tel Quel, ce qui s'y écrivait était à la fois très classique et très moderne, d'avant-garde comme l'on dit. L'idée polémique, selon laquelle Barthes était un classique (dans ses goûts comme par son style) dont l'alliance avec Tel Quel était stratégique, est, on le voit, tout simplement absurde. Cette alliance est très facile à comprendre si l'on a le souci historique. Nous vivions une période (du début des années 1960 au milieu des années 1970) vraiment révolutionnaire. Une révolution possible d'ailleurs parce que la situation économique n'était pas mauvaise. Le vieux monde y était attaqué de toutes parts. Quelque chose cherchait à émerger, à surgir, à dépasser les vieux schèmes interprétatifs xénophobes et stalino-collaborateurs. Dans tel moment, on voit apparaître des espaces de captation des forces inventives, créatives. C'était le cas, je pense, de Tel Quel ou de l'Internationale Situationniste, sur des voies différentes et pas forcément convergentes. Barthes, avec d'autres, avait cette exigence d'invention. C'est la raison de son rapprochement, puis de sa participation au mouvement de Tel Quel.

RC - Ces années 70 sont celles qui sont les plus riches en références à vos travaux. Barthes vous cite, en appelle à l'un de vos livres - Drame -, jusque dans sa préface à l'Encyclopédie Bordas. En 1971, vous consacrez un numéro spécial de Tel Quel à celui que l'on peut dire votre ami maintenant. Vous partez ensemble en Chine

(1974). Barthes écrit en revenant de ce voyage : « En somme, à peu de choses près, la Chine ne donne à lire que son Texte politique ». Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur les conditions de ce voyage ?

PS - A l'origine de ce voyage, encore une convergence de points de vues : la Chine était un horizon linguistique, philosophique, artistique et politique nouveau. Nous étions donc quelques-uns à vouloir aller y voir de plus près. Au-delà de cette convergence d'analyse, nous avions des centres d'intérêt assez différents. Marcelin Pleynet, Julia Kristeva et moi-même avions envie de comprendre comment les corps, la sexualité pouvaient fonctionner là-bas, avec ce système symbolique tellement différent du nôtre. Jacques Lacan cherchait à savoir si le travail psychanalytique était adapté, ou pas du tout, au fonctionnement asiatique. Il s'entretenait beaucoup alors avec François Cheng, ami de longue date qui a dessiné pour moi les idéogrammes de Nombres. François Wahl était notre référent auprès des Éditions du Seuil. Roland Barthes, quant à lui, était dans une phase de recentrement - tout à fait tangible dans ses écrits -, qui impliquait une curiosité à ses plaisirs immédiats, à sa sensualité.

Nous devions donc partir ensemble, tous les six. Lacan s'est désisté au dernier moment. Nous sommes partis à cinq.

On peut dire que Barthes s'est ennuyé en Chine. D'abord le programme était très ambitieux, ce qui nous laissait peu de temps. Chacun de nous a observé ce qu'il était venu observer. Le journal qu'a publié Pleynet, Les Chinoises de Kristeva, ce que j'ai moi-même écrit témoignent de tout cela. Barthes a, lui aussi, fait part de ses impressions. Dans la presse. On peut le lire. Ceci dit, il a préféré son voyage précédent, au Japon. Ce que nous avons connu en Chine était plutôt du genre à nous faire douter de l'authenticité de notre sentiment révolutionnaire.

RC - Revenons aux textes. Ce qui ne laisse de surprendre aujourd'hui, en comparaison avec l'indigence des amitiés intellectuelles que nous connaissons, est que Barthes ne vous convoque jamais dans ce qu'il écrit ou dit qu'en rapport avec votre recherche...

PS - C'est très important. Barthes, avec lucidité, anticipe le règne de l'image et de la « socio-médiamanie ». Tout le travail que nous faisons, à Tel Quel et donc avec Barthes, à l'époque, était tendu vers un objectif : la lecture. Pour illustration de la lucidité de Barthes, j'aimerais vous dire qu'aujourd'hui, j'ai lu dans la revue de Régis Debray, Médiologie, un article dans lequel il est dit que je passe tellement de temps à faire autre chose que je ne lis plus, que je n'en ai plus le temps, que je picore... Une telle affirmation a de quoi surprendre. Je pense pourtant avoir fait la preuve que non seulement j'ai le temps de lire, mais que je lis. C'est contre ce type de diffamation que Barthes s'élevait. Avec sa méthode, sans hystérie, il rappelait systématiquement la réalité du travail d'écriture, de lecture. Il y a un moment où il

faut rappeler les images sociales à l'ordre, comme il lui est arrivé de l'écrire...

RC - En même temps, il note que dans son système référentiel, vous intégrez le groupe Sollers-Kristeva-Derrida-Lacan : une phase. « Musique de figures, de métaphores, de pensées-mots », ce groupe est classé dans ses catégories d'intérêts en regard avec ce qu'il appelait la textualité.

PS - Au moment où il écrit cela - si mon souvenir est bon c'est dans Roland Barthes par Roland Barthes - il tente déjà non pas de clore, mais de faire un ensemble de son œuvre. C'est un moment, assez dépressif, d'auto-rassembler, de retour sur lui, de classification.

Nous sommes à la fin des années 1970, chacun dans différents types d'urgence. Je suis concentré sur Paradis et lui est donc soucieux « d'ensemblisation » et se concentre sur le concept de neutre. Durant cette période, notre amitié était davantage étayée sur l'affectif que sur une réflexion conceptuelle commune, en effet.

RC - Vous partagiez donc une communauté d'intérêts et de références assez large... En vous lisant tous les deux, j'ai relevé, par exemple, que vous avez écrit l'un et l'autre sur Artaud, Bataille, Céline, Twombly, Voltaire, Nietzsche, Heidegger... La liste est longue. Questions/réponses que j'ai même cru percevoir dans les titres de vos articles. Barthes : « Le silence de Don Juan », Sollers : « Don Juan et Casanova » ; Barthes : « Plaisir /écriture /lecture », Sollers : « Le style de l'amour » ; Barthes : « Alors ? La Chine. », Sollers : « La Chine, toujours » ; Barthes : « La lumière du Sud-Ouest », Sollers : « Encore Bordeaux » ; Barthes : « La dernière des solitudes », Sollers : « La solitude de Bataille »... Vos articles sont plus récents. Peut-on les considérer un peu comme les réponses d'une discussion qui s'est poursuivie au-delà de la disparition de Barthes ?

PS - (Rire) Oui... Oui... Cela fonctionne bien effectivement. Sur presque tous les sujets en question, il faisait retentir une note et j'en faisais sonner une autre. Il ne faut pas oublier que Barthes était de confession protestante et originaire du Sud-Ouest, plus au sud toutefois que moi, du côté d'Urt. On est à la fois dans la même région et dans le même horizon : les Lumières. Cela faisait partie des points fixes que nous avions en commun. Un des derniers projets que nous ayons eu ensemble - on en a parlé dix, quinze fois avant sa mort - était de faire une nouvelle encyclopédie. C'eût été notamment l'occasion de reprendre les noms que vous avez cités, et bien d'autres, et d'en redéfinir l'entrée en fonction de ce que l'on aurait pu en dire de neuf aujourd'hui.

Ce projet, je l'ai continué seul, avec La guerre du goût et Eloge de l'infini. C'est une manière de concevoir ces deux livres. Les points d'intérêt et d'analyse que nous avions tous les deux en commun étant clairement identifiés, il n'y avait pas de raison que cela s'interrompe.

RC - 22 ans après la mort de Barthes, en quoi pensez-vous que son œuvre, importante mais tellement diversifiée, ait marqué le champ de la littérature ?

PS - Ce qui me frappe d'abord c'est la distance. Une distance, toute à son honneur, entre l'incroyable surdité de nos contemporains et la finesse, la profondeur d'écoute que Barthes cultivait. Il disait, comme s'il s'agissait d'une pathologie : « je vois le langage ». Barthes avait un sens extrêmement fin de la langue. Comment voulez-vous qu'il soit entendu aujourd'hui ? Amener la parole à la parole en tant que parole - l'écrit à l'écrit en tant qu'écrit -, comme disait Heidegger, est presque devenu incompréhensible aujourd'hui ; c'était le travail constant de Barthes. Mais peut-être un jour...

*Entretien réalisé par
Jérôme-Alexandre Nielsberg
Revue Contrepoints – 02/12/2002*